This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

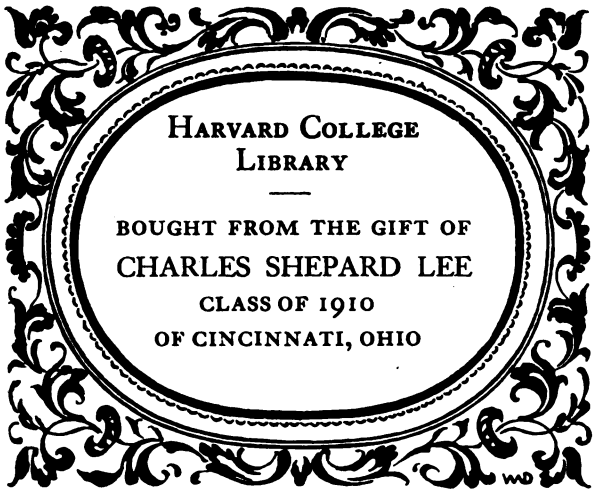
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN T5VT 5

12576.15.330


HARVARD COLLEGE
LIBRARY
BOUGHT FROM THE GIFT OF
CHARLES SHEPARD LEE
CLASS OF 1910
OF CINCINNATI, OHIO

9935 6

ESQUISSE

SUR

FLAUBERT INTIME

A monsieur

Hommage de l'écrivain

G. Hérisson

ESQUISSE

SUR

FLAUBERT INTIME

Ne se vend pas.

ESQUISSE

SUR

FLAUBERT INTIME

D'APRÈS

Des Documents laissés

PAR

CHARLES LAPIERRE
Directeur
du *Nouvelliste de Rouen.*

ÉVREUX
CHARLES HÉRISSEY, ÉDITEUR

1898

147

42576.15.330

HARVARD
UNIVERSITY
LIBRARY
APR 28 1966

C. Lec

La publication de cet opuscule, dédié à la mémoire de Gustave Flaubert, a pour principal but et aura certainement pour effet de rectifier de fausses appréciations trop aisément acceptées par quelques esprits superficiels qui n'ont pas été à même de connaître l'illustre écrivain normand.

Beaucoup se l'imaginent déchaînant sans cesse sa colère contre l'un ou l'autre, toujours emporté, toujours grondant. Sans doute il lui arrivait souvent de manifester très vivement son indignation et sa réprobation, mais seulement quand le sujet y prêtait et justifiait l'expression de ces sentiments.

Et n'était-ce pas tout naturel de la part d'un homme ardent et convaincu comme l'était Flaubert? Il ne pouvait permettre qu'on touchât d'une main sacrilège à la littérature, de même qu'il avait horreur de

la bêtise humaine, synthétisée par lui dans le « bourgeois ».

Les quelques lignes qu'on va lire, écrites par un de ses intimes, et documentées à souhait, grâce à l'obligeance de Mme Lapierre, à qui nous adressons ici l'expression de notre sincère reconnaissance, feront disparaître à cet égard toute prévention. Les admirateurs et les amis de l'écrivain ne pourront que nous en savoir gré.

Nous avons décidé, pour écarter tout soupçon de mercantilisme, de ne pas mettre cette brochure dans le commerce, bien qu'il nous en coûte de ne pouvoir assurer par une publicité plus étendue la large réparation qui est due à la mémoire de Gustave Flaubert.

ESQUISSE

SUR

FLAUBERT INTIME

L'AI-JE assez de fois parcourue, cette route de Rouen à Croisset, qui débute par l'ennuyeuse avenue du Mont-Riboudet pour ne s'égayer que dans les prairies de Bapeaume, dont les senteurs, au printemps et à l'automne, dédommagent un peu de l'atmosphère de terreau et d'engrais qu'on vient de traverser? J'en connaissais tous les accidents, toutes les particularités, et je vois encore, invariablement posté de-

vant la porte de sa maisonnette, un brave homme que nous avions nommé *Bouvard* et qui regardait les passants avec la curiosité patiente du petit rentier.

Je revois par le souvenir cette maison blanche de Croisset, adossée aux coteaux de la Seine, avec son gai jardin, qui, longeant la route, aboutissait à un pavillon, seul survivant. Elle appartenait à la mère de Gustave Flaubert et devenait plus tard la propriété de sa nièce, Mme Comanville. Avec quel plaisir, quittant Paris et son petit appartement de la rue Murillo, où il se comparait à « un gros oiseau dans une cage », Flaubert s'installait dans ce grand cabinet de travail où il se sentait à l'aise au milieu de ses habitudes favorites.

Guy de Maupassant, celui qu'il appelait son *disciple*, et qui devint aussi un

maître, avec cette finesse d'observation et cette justesse d'expression qui sont la note principale de son talent, nous l'a montré revêtu de sa robe de chambre brune, enfoncé dans son fauteuil de chêne à haut dossier, attelé à la besogne « aimée et torturante », écrivant, biffant, recommençant, avec une des plumes d'oie, taillées d'avance, qu'il prenait dans un plat d'étain, puis relisant à haute voix chaque phrase, pour se pénétrer de l'harmonie des mots.

« Souvent, quittant sa table, il allait encadrer dans la fenêtre sa large poitrine de géant et sa tête de vieux Gaulois. A gauche, les mille clochers de Rouen dessinaient dans l'espace leurs silhouettes de pierre, leurs profils travaillés; un peu plus à droite, les mille cheminées des usines de Saint-Sever vomissaient sur le ciel leurs festons de

fumée. La pompe à feu de la Foudre, aussi haute que la plus haute des pyramides d'Égypte, regardait de l'autre côté de l'eau la flèche de la cathédrale, le plus haut clocher du monde.

« En face s'étendaient des herbages pleins de vaches rousses et de vaches blanches, couchées ou pâturant debout, et là-bas, à droite, une forêt sur une grande côte fermait l'horizon que parcourait la calme rivière large, pleine d'îles plantées d'arbres, descendant vers la mer et disparaissant au loin dans une courbe de l'immense vallée.

« Il aimait ce superbe et tranquille paysage que ses yeux avaient vu depuis son enfance. Presque jamais il ne descendait dans le jardin, ayant horreur du mouvement. Parfois pourtant, quand un ami venait le voir, il se promenait avec lui le long d'une grande avenue de tilleuls, plantée en terrasse et qui

semblait faite pour les graves et douces causeries.

« Il prétendait que Pascal était venu jadis dans cette maison et qu'il avait dû aussi marcher, rêver et parler sous ces arbres.

« Son cabinet avait trois fenêtres s'ouvrant sur le jardin et deux sur la rivière. Il était très vaste, n'ayant pour ornement que des livres, quelques portraits d'amis et quelques souvenirs de voyages ; des corps de jeunes caïmans séchés, un pied de momie qu'un domestique naïf avait ciré comme une botte et qui était demeuré noir, des chapelets d'ambre d'Orient, un Bouddha doré, dominant la grande table de travail et regardant de ses yeux longs, dans son immobilité divine et séculaire, un admirable buste de Pradier, représentant la sœur de Gustave, Caroline Flaubert, morte toute jeune femme, et, par terre,

d'un côté, un immense divan turc couvert de coussins, de l'autre, une magnifique peau d'ours blanc.

« Il se mettait à la besogne dès neuf ou dix heures du matin, se levait pour déjeuner, puis reprenait aussitôt son labeur. Il dormait souvent une heure ou deux dans l'après-midi; mais il veillait jusqu'à trois ou quatre heures du matin, accomplissant alors le meilleur de sa besogne, dans le silence calme de la nuit, dans le recueillement du grand appartement tranquille, à peine éclairé par les deux lampes couvertes d'un abat-jour vert. Les mariniers, sur la rivière, se servaient comme d'un phare des fenêtres de « monsieur Gustave ».

« Il s'était fait dans le pays une sorte de légende autour de lui. On le regardait comme un brave homme, un peu toqué, dont les costumes singuliers effaraient les yeux et les esprits. »

Cette légende s'était étendue jusqu'à Rouen, et à chaque escale des bateaux à Croisset, les passagers se montraient, à travers la baie ouverte dans le jardin, par des barreaux, ce grand Gaulois à moustaches épaisses et tombantes, revêtu l'été de sa houppelande d'étoffe rayée, qui, les mains dans son large pantalon serré à la taille par une cordelière, les examinait de son côté avec une curiosité narquoise. Il avait remarqué plusieurs dimanches de suite, vers dix heures du matin, une famille composée du père, de la mère, de deux petits garçons, qui, assis sur le parapet, le contemplaient comme un phénomène. Il me les avait montrés, et j'avais reconnu un ancien confiseur de la rue Grand-Pont ; et comme Flaubert se montrait intrigué de cette persistance, j'avais imaginé de lui dire qu'il était un but de promenade, une récréation.

Dans la semaine, quand un des enfants se montrait indiscipliné, la mère lui disait : « Si tu n'es pas sage, on ne te mènera pas voir dimanche monsieur Flaubert. » Cette explication l'avait fort amusé et il l'avait écrite à quelques-uns de ses amis.

Ceci m'amène à parler de l'antipathie qu'on lui a bénévolement prêtée contre ses compatriotes. Ce qu'il y a surtout de vrai dans cette supposition, c'est l'horreur qu'il avait du Prudhomme prétentieux et quelque peu dédaigneux de tout ce qui touchait aux lettres et aux arts, de l'importun qui, s'autorisant de l'avoir vu chez son frère Achille, chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu, l'interpellait ainsi dans la rue ou en chemin de fer : « Eh bien ! cher monsieur, travaillez-vous toujours pour nos plaisirs ? » Ces interpellations l'exaspéraient, et il se comprend d'ailleurs

qu'avec sa passion exclusive pour les choses de l'esprit, sa haute conception de la littérature, il ne trouvât dans une ville vouée aux affaires que fort peu de personnes avec lesquelles il pût être en communauté de goût.

En remontant à plusieurs années, je citerai parmi ses amis d'abord le docteur Pouchet, de l'Institut, directeur du Muséum de Rouen, chez lequel avaient lieu de temps à autre des dîners intimes d'un caractère original, en ce sens que l'amphitryon étant sourd, les conversations, qui embrassaient à la fois tous les sujets de nature à passionner l'esprit, se poursuivaient sur le diapason le plus éclatant; à la fin du repas, on se serait cru à la Chambre des députés.

Le docteur Pouchet avait deux points de ressemblance avec Gustave Flaubert;

comme lui, il travaillait en vrai bénédictin, et tout d'un coup sortant de sa solitude, éprouvait des besoins d'expansion qui faisaient contraste avec son attitude correcte et compassée. Comme lui, il adorait les spectacles de la foire, et le savant adversaire de Pasteur se complaisait à faire sa tournée des boulevards lors de la « Saint-Romain ». Quant à Flaubert, c'était chez lui comme une tradition des plus respectables. Lorsque George Sand venait le voir à Croisset, elle partageait avec lui cette distraction, et qui les eût rencontrés, lui, avec sa forte carrure, le chapeau placé crânement sur ses longs cheveux, elle une bonne dame, un peu massive, à cheveux gris, n'eût certes pas reconnu deux maîtres du roman contemporain. Leurs préférences étaient pour la baraque dans laquelle on représentait l'antique *Tentation de saint*

Antoine, et j'ai encore devant les yeux la figure ahurie du père Legrain, l'impresario bien connu de ce théâtricule, quand je lui confiai mystérieusement qu'il avait dans son auditoire l'auteur de la pièce. Il voulait à toute force l'annoncer.

Flaubert voyait encore à Rouen, Raoul-Duval, Cordier, Georges Pouchet, professeur au Muséum de Paris, Alfred Baudry, frère du bibliothécaire, et le docteur Pennetier. Je ne parle pas de Louis Bouilhet qui fut si intimement lié à sa vie, celui qu'il appelait « sa conscience » et qui était comme son frère.

Une période de sa vie à laquelle il est souvent fait allusion dans ses lettres à George Sand, fut particulièrement douloureuse et nous inspira pendant quelque temps de vives inquiétudes : ce

fut la guerre de 1870. Pour bien comprendre l'impression que ces désastres firent sur lui, il faut se représenter cette puissante imagination sans cesse tendue vers un but unique, ce travail enfiévré, ces nuits de veilles et d'efforts continus. Les malheurs de la patrie venant le surprendre dans sa retraite, au milieu de ses livres et de ses manuscrits, lui firent l'effet de l'écroulement d'un monde. Et cependant il semblait que dans sa genèse de *Salammbô*, son intuition de poète lui eût fait prévoir ce choc d'un peuple militarisé et surexcité par des convoitises brutales, contre une nation amollie par une civilisation byzantine. Il était littéralement en proie aux affres du découragement et, nous disait-il, s'était vu dans toutes les attitudes du vaincu devant l'invasion triomphante : tantôt expirant sur un monceau de cadavres, après une lutte

acharnée, tantôt attaché à un arbre devant les ruines fumantes de sa maison.

Partout autour de lui, on se préoccupait, dans des conditions malheureusement bien peu pratiques, d'organiser la défense locale, et les hommes valides de Croisset, organisés en milice, l'avaient choisi comme lieutenant. Voit-on Flaubert commander l'exercice ? Se le figure-t-on, conduisant la nuit des patrouilles sur la route de Canteleu pour surveiller les approches de l'ennemi ? Plus tard, quand nous fûmes délivrés du cauchemar de l'invasion, il fallait entendre avec quelle bonhomie railleuse, devant un étranger, il se plaisait à dire : « Quand j'étais officier.... »

Les Allemands s'approchaient de Rouen et la banlieue présentait plus de dangers qu'une grande ville à l'heure de l'occupation prévue. Sur nos ins-

tances, Flaubert vint habiter quai du Havre avec sa vieille mère qu'il adorait, l'appartement de sa nièce alors à l'étranger, car celui dont certains se sont plu à faire un type de fantaisie, toujours hérissé, fulminant, invectivant, dégoûté de lui et des autres, était le meilleur des fils. A côté du saint Polycarpe accidentel, il y avait l'homme bon, simple, affectueux, ayant le culte de la famille. A quelque heure qu'il rentrât, il ne se couchait pas sans pénétrer sur la pointe du pied chez sa mère qu'il embrassait et qui murmurait en poursuivant son sommeil : « Bonsoir, mon Gustave. » Chaque jour, à Croisset, après son déjeuner, il allait s'asseoir sur un banc placé devant la maison, à côté de Julie, la vieille bonne aveugle qui l'avait élevé. Il causait avec elle du passé, de son enfance, et comme elle avait la mémoire très lucide, elle faisait revivre

tous les personnages de l'ancien Rouen, ceux qui s'étaient trouvés en rapport avec son père, le chirurgien renommé. Aussi était-il fort intéressant à entendre lorsque lui-même évoquait ces souvenirs avec l'avocat Revelle qui savait par cœur les originaux rouennais depuis 1830.

Il était aimé de ce petit personnel familial qui l'entourait. Qu'auraient dit ceux qui se le représentaient comme une sorte d'antechrist, s'ils avaient vu ce bon monsieur Flaubert vêtu d'une chaude douillette qui lui donnait « un chic ecclésiastique », conduire les domestiques de la maison à la messe de minuit, le jour de Noël ?

Sa bonté, dans certains cas, eût pu être taxée de faiblesse s'il ne s'y fût mêlé une certaine curiosité indulgemment philosophique. J'ai parlé du domestique qui avait ciré un pied de momie. Il en

eut un autre dont les incartades ne manquaient pas de saveur. C'est lui, qui, amoureux d'une femme de chambre de Mme de Tourbey, lui avait envoyé un exemplaire de *Madame Bovary*, avec cette dédicace étonnante : « *A Mademoiselle Jeanne, offert par le domestique de l'auteur.* »

Le même, une autre fois, à Paris, rentra tellement ému qu'il n'eut que le temps de gagner sa chambre, où il s'affaissa; et comme son maître l'accablait des plus violents reproches, l'autre de balbutier : « Au lieu de se faire du mal, Monsieur ferait bien mieux de me retirer mes bottes, pour que je puisse me coucher. » Et Flaubert racontant le fait, d'ajouter : « Et je les retirai ! » Il ne connaissait, disait-il, de plus faible que lui, que Tourgueneff, cet autre géant à la voix douce qui nous disait un jour : « Je me suis toujours

fait l'effet d'un gros poulet lâché à l'aventure dans le monde. » Mais le romancier russe était d'une nature plus compliquée : Alphonse Daudet en sait quelque chose.

Aux premiers temps de l'occupation prussienne à Rouen, Flaubert, dans l'état d'esprit que j'ai décrit, allait du quai du Havre aux bureaux du *Nouvelliste de Rouen* et à la rue de la Ferme où j'habitais, troublé, anxieux et en même temps sous l'obsession des souvenirs historiques qui lui faisaient trouver des analogies de situation. Tout d'abord impatient d'informations, il les accueillait toutes ingénument, de quelque part qu'elles vinssent, et nous les communiquait non sans quelque crainte de nos plaisanteries. Il vint nous dire un jour d'un air mystérieux qu'un corps d'armée s'était échappé de Paris, qu'il

était en ce moment à Vernon et venait dégager Rouen. Et comme nous lui demandions d'où il tenait ce précieux renseignement, il nous répondit gravement : « Du laitier ! » Et nous de nous écrier : « Du moment que c'est le laitier !... »

Les sujets ne manquaient guère à son indignation, car rien d'énervant comme cette atmosphère de crédulité, dans laquelle nous vivions, ces alternatives de confiance et de découragement qui se succédaient sans relâche. Notre pauvre grand ami ne pouvait plus écrire une ligne. « A quoi bon? » disait-il d'un air désespéré. Peu à peu l'affection dont les miens l'entouraient, l'exemple de notre persistance à ne pas désespérer de notre pays, le soin avec lequel, dans l'intimité, nous reportions sa pensée vers des temps plus heureux, le raffermirent. Nous lui avions prêté la

collection du *Tour du Monde*, et sa mère nous assura que cette lecture à la fois attachante et calmante ramenait l'équilibre dans son esprit. Tous deux étaient retournés à Croisset au printemps et il avait été heureux de constater que les Allemands qui avaient occupé sa maison avaient respecté son cabinet. Ce fut avec un profond soulagement qu'il s'installa de nouveau devant sa grande table chargée de papiers, et lorsque je rencontrai à Versailles, rue des Réservoirs, Théophile Gautier, qui me demanda des nouvelles de son ami, je pus lui annoncer qu'il s'était remis au travail. « Il est bien heureux, me répondit l'auteur du *Capitaine Fracasse*, dont je remarquai les traits altérés par la maladie; l'invasion et la guerre civile, c'est trop pour moi, je suis frappé à mort ! » Il me serra la main et je le quittai saisi d'un triste

pressentiment que sa fin prochaine ne devait que trop justifier.

Parmi les hôtes de Croisset, j'ai cité George Sand; Zola y vint aussi; Tourgueneff y faisait de courtes apparitions, surtout à l'anniversaire de la naissance de son ami, apportant, par une préoccupation toute moscovite, une bouteille de Rœderer pour boire à l'art pour l'art, à tous les triomphes de la littérature. Flaubert, lorsqu'il était à Paris, avait en outre son petit cénacle du dimanche, composé de Zola, de Goncourt, Alphonse Daudet, de Maupassant, Huysmans, Céard, Georges Pouchet, etc.

Il se livrait à de tels excès de travail, il arrivait à être tellement fatigué par ces veilles dans lesquelles il « se brûlait le sang », pour employer une expression populaire, qu'à certains moments

sa puissante organisation physique en était altérée, et que, la face rubescente, ses beaux yeux bleus comme aveuglés par le blanc cru du papier, il lui fallait bon gré mal gré s'arrêter. Un jour qu'il allait consulter un médecin, Michelet lui demande de sa voix quelque peu emphatique :

— Où allez-vous, cher maître ?

— Demander un remède pour faire passer des boutons de fièvre qui me sont venus dans le dos.

— Gardez-vous-en bien, reprit l'historien, fidèle à sa théorie des petites causes et des grands effets, vous perdriez votre talent. Rappelez-vous que Bonaparte, guéri de la maladie de peau qu'il avait contractée au siège de Toulon, s'écriait plus tard, à l'heure de la mauvaise fortune : « Ah ! je le sens bien, je n'ai plus cette âcreté du sang qui me faisait remporter la victoire ! »

Flaubert prit des bains de Seine et ne perdit rien pour cela de son talent.

Ce qui lui était insupportable, c'est quand on lui prescrivait de prendre de l'exercice. La promenade sans but lui était odieuse. Il enveloppait dans la même réprobation les mots : *exercice* et *affaires*. Au bout d'une période de travail acharné et d'une solitude qui n'était guère interrompue que par la récitation *clamée* des phrases au fur et à mesure qu'il les écrivait, il nous arrivait épanoui, exubérant, avec un désir impatient de parler, de raconter et de discuter. Sa conversation nourrie de faits, bourrée d'observations et de rapprochements originaux, était encore rendue plus attachante par la chaleur de son débit. Pendant quatre heures, se sentant à l'aise dans un milieu essentiellement sympathique, il se dédom-

mageait de quinze jours de claustration. « Dans cette maison, disait-il en nous quittant, je suis gris dès le potage. »

D'autres fois, il fallait aller le voir et les appels étaient pressants. Il n'admettait pas d'excuse : « Surtout n'invoquez pas les *affaires !* » On arrivait, et quand la porte s'était ouverte sous le porche normand, on le voyait accourir au premier signal d'une sonnette-cloche, heureux de constater qu'on n'avait pas oublié le pauvre Polycarpe. Avant dîner, on discourait sur les sujets les plus divers, on traitait avec la dernière rigueur la politique et les politiciens, puis on parlait des derniers ouvrages en vogue, des littérateurs en renom. Il énumérait toutes les sources auxquelles il avait puisé pour telle de ses œuvres, il s'intitulait un des Pères de l'Église à propos des recherches qu'il avait faites pour la *Tentation de*

saint Antoine, sur l'histoire des religions.

Un mot jeté dans la conversation le rendait songeur. Je lui dis un jour que l'excès de l'érudition nuisait à l'originalité du talent dans le roman d'analyse. Il me réfuta vivement sur l'heure, puis quelque temps après revint sur cette thèse avec une insistance qui prouvait qu'elle l'avait frappé puisqu'il la discutait encore dans son esprit.

Flaubert était toujours quelque peu étonné quand on l'appelait le chef de l'école naturaliste. « Que voulait dire ce mot : naturalisme ? » Il tenait de Balzac par la puissance de l'observation, de Chateaubriand et de Victor Hugo par l'imagination et le culte de la forme, avec le procédé particulier de l'impersonnalité de l'auteur.

Il ne fallait pas toucher à ces demi-dieux de l'école romantique. J'en sais

quelque chose. J'ai là sous les yeux, dans la précieuse collection des lettres de Flaubert, une objurgation foudroyante que m'attira certain article du *Nouvelliste de Rouen* dans lequel un de mes collaborateurs avait fortement malmené Victor Hugo, considéré comme homme politique. Voici cette lettre.

« Croisset, 27 mai 1871.

« Mon cher ami,

« Votre feuille me paraît être « sur « une pente », et même elle descend si vite que votre numéro de ce matin m'a scandalisé.

« Le paragraphe sur Victor Hugo dépasse toute mesure : « La France a « cru pouvoir le compter parmi ses plus « puissants génies. » *A cru* est sublime ! cela signifie : autrefois, nous n'avions pas de goût, mais les révolutions nous ont éclairés en matière d'art, et, défi-

nitivement, ce n'est qu'un piètre poète ! et « qui a eu le talent de se faire des « rentes (vous en voulez donc à l'argent, « maintenant ! A qui se fier ?) avec des « phrases sonores et des antithèses « énormes ». Faites-en de pareilles, mes bons !

« Mais Proudhon avait déjà dit : « Il « faut plus de génie pour être batelier « des bords du Rhône que pour faire les « *Orientales.* » Et Augustine Brohan, pendant tout l'hiver de 1853, a prouvé dans le *Figaro* que le susdit Hugo n'avait jamais eu le moindre talent. N'imitez pas ces gens-là. Dans l'intérêt de l'ordre public et du rétablissement de la morale, la première tentative à faire serait de parler de ce qu'on sait. Choisissons nos armes. Ne donnons pas raison à nos ennemis, et quand vous voudrez attaquer la personnalité d'un poète, ne l'attaquez pas comme poète ; autrement,

tous ceux qui se connaissent en poésie se détacheront de vous.

« La politique peut devenir une science positive. (La guerre l'est bien devenue.) Mais ceux qui s'en mêlent prennent un chemin tout opposé à celui de la science. Jamais le doute ! jamais d'examen ! toujours l'invective ! toujours la passion !

« Quel résultat espérez-vous obtenir en frappant, non sur vos ennemis, mais à côté ? Observez donc les nuances ! Dans les nuances seules est la vérité

« Et puis ne voyez-vous pas que vous flattez dans le bourgeois ce qui vous horripile dans le démocrate ? Je veux dire : le petit péché capital appelé l'*envie*.

« L'envie va démolir Thiers. Dans quinze jours, ce sera un rouge ! Il aura le sort de Lamartine et de Cavaignac ! D'avance, j'entends ces phrases : « Lais-« sez-moi avec votre Thiers : c'est un

« des leurs, tout de même ; il a écrit « un livre sur la Révolution. C'est lui « qui a fait les fortifications qui sont « cause... etc. »

« En un mot, mon cher Lapierre, je suis épouvanté par la réaction qui s'avance ! Sans vous en apercevoir, vous lui tendez, de loin, la main. Avec les meilleures intentions du monde, vous allez peut-être contribuer à des choses mauvaises. Toute notion de justice étant dissoute, on se réjouit déjà à l'idée de voir guillotiner Rochefort. Pour moi, je m'en console. Mais à ceux qui l'ont fait, à ceux qui l'ont applaudi, que direz-vous ? Vu la bêtise de la France, il mérite peut-être un acquittement solennel.

« Oui ! car le premier qui m'a vanté la *Lanterne*, c'est un magistrat, et celui qui me l'a fait lire, un ecclésiastique. Le président Benoît-Champy en faisait des lectures chez lui à ses soirées, etc. ;

et tout l'entourage impérial, sans compter l'empereur lui-même, se pâmait devant ses ordures avec tant d'enthousiasme, que le malheureux Octave Feuillet n'osait dire son avis de peur de passer pour un courtisan et un jaloux. Ainsi du reste.

« Voilà trop de littérature. Pardon, mon cher ami. Mais, comme vieux romantique, j'ai été ce matin exaspéré par votre journal.

« La sottise du père Hugo me fait bien assez de peine sans qu'on l'insulte dans son génie. Quand nos maîtres s'avilissent, il faut faire comme les enfants de Noé, voiler leur turpitude. Gardons au moins le respect de ce qui fut grand ! N'ajoutons pas à nos ruines !

« A bientôt. Le chagrin me ronge ; je vous serre la main très fort.

« Gustave Flaubert. »

Dès que je vis Polycarpe, je lui reprochai à mon tour d'être indigné jusqu'à l'injustice, car le journal ne s'était occupé, comme je l'ai dit, que du républicain militant et celui-là était vulnérable. Mais Flaubert était d'une telle impressionnabilité que la lecture des articles de journaux écrits sur l'heure et sous l'influence des passions du jour, le troublait profondément.

Cette lettre jusqu'alors inédite sera une nouvelle preuve de l'ardeur qu'il apportait à défendre ceux qu'il admirait ou aimait, et dont sa sincérité faisait excuser l'exagération. Cet héritier de Balzac se proclamait « un vieux romantique », insoucieux des subtilités d'écoles, et prouvant ainsi que le don de l'analyse, l'observation du cœur humain, n'étaient pas exclusifs de l'imagination.

Flaubert ne pardonnait pas au repor-

tage moderne, et il n'avait pas toujours tort, ses indiscrétions, ses maraudes dans la vie privée. Il se défendait contre lui, répétant qu'il n'appartenait au public que par ses œuvres, et que pour juger de son mérite littéraire, on n'avait besoin de connaître ni sa figure et son costume, ni la façon dont il bourrait ses petites pipes. Les porteurs de questionnaires intimes étaient aussi bien consignés à la porte de la maison de Croisset que ceux qui venaient offrir leur collaboration pour les pièces de théâtre.

A l'époque où le *Candidat*, qui devait avoir un si funeste sort, était encore à l'état embryonnaire, quoique le sujet fût déjà livré aux quatre vents de la publicité, un auteur dramatique qui avait eu la chance d'être pour un tiers ou un quart dans la confection d'une

pièce en vogue, vint me demander un mot d'introduction auprès de Flaubert, auquel il allait offrir ses conseils et sa collaboration en sa qualité de *charpentier* expert. Je l'en dissuadai en lui faisant craindre un accueil réfrigérant. Et comme il insistait en me demandant ce qu'on pourrait lui faire, s'il forçait la consigne, je répliquai : « Il vous jetterait dans la Seine. » Notre homme se le tint pour dit.

Ce pauvre *Candidat!* Il valut à Flaubert une de ses épreuves les plus douloureuses. Et cependant l'idée était géniale. Il s'agissait, au début, de peindre un chef de famille, modeste, heureux, satisfait, pris par le petit doigt dans l'engrenage électoral, y passant tout le corps, et de nous le montrer au dénouement élu député, mais après avoir jeté par-dessus bord tous les siens et avoir sacrifié le repos de sa fille, l'honneur

conjugal, à son ambition politique. J'avais assez d'expérience du sujet pour pouvoir en causer. Hélas! que j'en ai vu défiler de ces candidats, depuis le candidat novice qui tout d'abord se dit suffisamment connu, veut à peine qu'on le défende, puis devient enragé à la première piqûre et vous pousse à la diffamation, jusqu'au candidat cuirassé contre l'invective et marchant intrépidement sous la grêle des projectiles.

Après quelques idées échangées avec moi, Flaubert s'était mis à l'œuvre, et, connaissant sa susceptibilité sur ce point, je m'étais bien gardé d'intervenir dans la mise en jeu des personnages. Il me lisait quelques scènes et je risquais à peine deux ou trois observations. Je percevais déjà avec tristesse la monotonie de l'action et je ne sais quoi de vieillot dans l'intrigue. Un journaliste 1830 faisant la cour à une dame

mûre, une jeune fille défendant mal son amour pour un industriel assez peu sympathique, le candidat, un sot, mais un sot ennuyeux auquel manquait cette physionomie de Prudhomme égoïste, vaniteux et narquois qu'eût si bien rendue Geoffroy, tout cela ne me paraissait fait ni pour passionner, ni pour amuser. Certains côtés tout modernes de la caricature électorale avaient échappé à Flaubert, qui vivait trop en dehors de ce monde pour bien le connaître. Il avait sur les réformes à introduire dans le théâtre des idées que partageaient quelques amis. Il tenait à échapper aux connivences trop vantées des faiseurs en renom et à expérimenter sur le public l'effet non pas de la sempiternelle convention, mais de la réalité, fût-elle plate et vulgaire.

Mais il fallait encore que ce fût la réalité.

Comme détail matériel d'exactitude, je citerai le décor du salon de Flore pour la réunion électorale. Il avait été le prendre, à Rouen, au Tivoli Normand. Le temps s'écoula, puis la pièce fut mise en répétition au Vaudeville, et un beau jour je reçois un petit mot de Croisset. Carvalho, alors directeur de ce théâtre, arrive pour dîner. — Le vieux Flau nous attend; c'était promis : nous arrivons.

Carvalho avait trop l'expérience du théâtre pour ne pas avoir senti de prime abord ce qu'il y avait de défectueux dans la pièce dont le titre était affriolant. — Sans nous être entendus, nous hasardâmes quelques souhaits timides sur les retouches à faire. Carvalho, d'une voix douce, insinuait l'observation que, par un ingénieux artifice, je discutais d'abord pour battre en retraite ensuite, les miens, comme moi, semblant se

rendre à l'évidence. Flaubert attristé résistait. Alors on faisait des concessions, on lui demandait de pratiquer des coupures dans l'interminable monologue du candidat Rousselin. Il refusait, secouant la tête, disant presque les larmes aux yeux : « J'aime mieux qu'on ne joue pas la pièce. » Et nous nous taisions, émus de le voir souffrir. Car il avait au plus haut degré le sentiment de la dignité littéraire et poussait jusqu'à l'exagération le respect de l'œuvre.

La représentation eut lieu ; je n'y assistai pas : j'étais à Nice. Raoul-Duval m'y écrivait :

« Vous eussiez été peiné, comme nous tous ; nous avions beau applaudir : la princesse Mathilde, Dumas, les de Goncourt, Zola, Daudet, etc., toutes les notabilités, la maréchalerie de l'école littéraire moderne : c'était

navrant. Le public n'était pas hostile, il était morne et tristement étonné : les tirades se succédaient et tombaient dans le vide. Notre Flau, quoique visiblement affligé, a fait fière figure devant l'insuccès. Peut-être la pièce se relèvera-t-elle, mais il faudrait trancher dans le vif. »

Le *Candidat* n'eut que quatre représentations.

Cet échec n'avait pas découragé Flaubert, car il fit, depuis, le *Sexe faible*, qui devait être représenté au théâtre de Cluny.

Fût-il parvenu à réussir au théâtre ? j'en doute, mais il laisse après lui de quoi consoler sa mémoire dans la postérité.

Je ne suis guère retourné à Croisset qu'une fois depuis que la mort a fait

disparaître l'unique but de mes excursions. Pour moi, Croisset, c'était Flaubert, le vieux *Flau*, comme nous l'appelions et comme il s'intitulait quelquefois dans ses moments d'affectueuse expansion. Que de lettres j'ai là sous les yeux, imprégnées de son souvenir et signées soit de cette abréviation patronymique, soit « ce bon monsieur Flaubert », plus souvent dans les dernières années, « votre Saint Polycarpe ». L'explication de ce surnom qui lui plaisait est originale.

Gustave Flaubert arrivait certain jour chez ma belle-sœur, Mme Brainne, et d'un air mystérieux déroulait sous ses yeux une vieille gravure, qu'il venait d'acheter sur les parapets du quai Voltaire. Elle représentait saint Polycarpe, la figure de trois quarts, la barbe en coup de vent, les mains levées au ciel avec cette légende : « Mon Dieu, mon

Dieu, dans quel temps m'avez-vous fait vivre ! »

Et Flaubert d'ajouter, avec le plus grand sérieux, qu'il croyait à la migration des âmes et qu'il sentait revivre en lui toutes les indignations du saint. De là était venue l'idée de lui souhaiter sa fête dans un dîner qui avait lieu chez moi au mois de mai. Ce jour-là pleuvaient de la part des amis, initiés à la signification de cet anniversaire, les lettres, les télégrammes, compliments, sonnets, pastiches en style académique qui le ravissaient ; c'est à cette occasion que je lui débitai un jour la harangue suivante :

« Mon cher grand ami,

« C'est au nom de la municipalité, de l'Académie de Rouen (Sciences, Belles-Lettres et Arts), de la Société libre d'émulation de la Seine-Infé-

rieure et du Comité rouennais de la Basse-Seine, ainsi qu'au nom de l'industrie textile et de la marine marchande, que je viens, à l'occasion de la Saint-Polycarpe, vous exprimer les vœux que forme pour votre santé toute une généreuse population, fière de vous compter au nombre de ses enfants.

« Que de fois vos compatriotes n'ont-ils pas regretté qu'il vous fût impossible de vous distraire de vos études littéraires, pour reporter sur les questions pratiques qui intéressent notre cité tout l'effort d'une intelligence d'élite. Les endiguements de la Seine, l'approfondissement du chenal, l'agrandissement des quais, l'assainissement du quartier Martainville, l'élargissement de la rue Grand-Pont, la crise industrielle et le canal de Tancarville, quel vaste champ ouvert à vos travaux, si, laissant dédaigneusement à Decorde et Coquatrix

ce qu'on appelle la littérature légère, il vous plaisait de devenir dans la science économique l'émule des Lemire, des Cordier et des Pouyer-Quertier.

« Le ciel ne l'a pas voulu ainsi ; et au détriment de l'essor matériel de notre chère cité, c'est aux abstractions de l'analyse du cœur humain que vous employez les précieuses facultés que la Providence vous a si généreusement départies. Nous y gagnerons en gloire ce que nous y perdrons en résultats matériels ; vous aurez ajouté un fleuron de plus à la couronne symbolique qui devrait figurer sur les armes de Rouen, mais ce sera un regret éternel pour notre Académie, que de n'avoir pu voir figurer sur son livre d'or le nom de Gustave Flaubert.

« Puisse le grand saint, votre parrain, qui par vous revit aujourd'hui d'un nouvel éclat, jeter dans votre âme un

éclair de cette indulgence sans bornes qui, dans les sphères élevées qu'il habite, a dû remplacer une indignation d'origine terrestre! Puissent un jour s'effacer vos griefs contre une population repentante ! Puisse un mot de pardon, tombé de votre bouche, hâter l'heure de cette réconciliation suprême où, dans un banquet solennel, au Tivoli Baubet, on verra le maire de Rouen et les délégués de la filature, du tissage et de la rouennerie, des produits chimiques, abjurer leurs erreurs, livrer en holocauste à votre colère, comme victimes expiatrices, Nyon, Decorde et Netien, brûler sur des autels improvisés des livres de commerce et entonner un hymne à l'art pur et aux sentiments désintéressés !

« C'est alors que dans la nouvelle Arcadie auront disparu tous les temples élevés au dieu Coton et au Veau d'or,

et que la légende invoquée en ce jour de fête pourra être ainsi modifiée :

« Mon Dieu ! mon Dieu ! dans quel « heureux temps m'avez-vous fait « vivre ! »

« C'est ce vœu que vous transmet, en sa qualité d'organe accrédité de l'opinion publique, celui qui est heureux de se dire en même temps votre grand admirateur et fidèle ami. »

Il s'était fait de ces fêtes intimes une si agréable distraction, qu'il avouait ne pouvoir travailler quinze jours avant ces agapes commémoratives dans lesquelles se manifestait au milieu des inventions originales et gaies, l'affection qu'on lui portait. Il formait de tout cela un dossier qu'il appelait « le remède contre l'indignation ». Cette dernière fête de l'amitié, en 1880, fut signalée par un incident dans lequel les anciens n'eus-

sent pas manqué de voir un triste présage. Au dessert, une jeune fille qui est aujourd'hui une charmante femme, lui plaça sur la tête une couronne, qui, trop grande, glissa sur l'une des épaules de Gustave Flaubert. Une pensée mélancolique lui traversa l'esprit, car il dit à demi-voix : « Je me fais l'effet d'un tombeau. » Une semaine après, il était enlevé par cette mort foudroyante qui était pour lui comme la dernière fortune. « Je voudrais, nous avait-il souvent répété, disparaître dans un éclair. » Et il ajoutait en riant : « J'aurais au moins la certitude de n'avoir point de discours sur ma tombe. »

Flaubert a eu le genre de mort qu'il avait toujours désiré. Quand il abordait ce triste sujet, il parlait avec un frisson des affres de la maladie, de la lente décomposition morale et physique, qui le plus souvent précède la

mort. Ce qu'il redoutait par-dessus tout lui fut épargné. Il mourut en pleine possession de son talent et de sa renommée, au moment où il pouvait, en outre, espérer d'être bientôt délivré des soucis que lui valait sa participation, en quelque sorte inconsciente, à une liquidation dans laquelle avait sombré sa petite fortune.

Ces préoccupations matérielles eurent une influence marquée sur son caractère, dans la dernière période de sa vie. Lui qui avait horreur de ce qu'il appelait dédaigneusement « les affaires », il souffrit moins encore des pertes d'argent qu'il dut subir que de la crainte de voir menacée l'indépendance à laquelle il attachait tant de prix. Lorsque des amis délicats et dévoués, Raoul-Duval et Bardoux, s'efforcèrent de lui obtenir une place de bibliothécaire, il fut à la fois reconnais-

sant et humilié de ces démarches, et voici le passage d'une lettre adressée à Mme Brainne, dans laquelle il en parle avec une touchante dignité.

« ... Quant à une place, à une fonction, ma chère amie, jamais ! jamais ! jamais ! J'en ai refusé que m'offrait mon ami Bardoux. C'est comme la croix d'officier dont il voulait mêmement me faire cadeau.

« En mettant les choses au pire, on peut vivre dans une auberge avec quinze cents francs par an. C'est ce que je ferai, plutôt que de toucher un centime du budget.

« Ignorez-vous cette maxime (qui est de moi) : « Les honneurs déshonorent, « le titre dégrade, la fonction abrutit » ? Et d'ailleurs est-ce que je suis capable de remplir une place quelle qu'elle soit ? Dès le lendemain je me ferais

flanquer à la porte pour insolence et insubordination. Le malheur ne me tourne pas à la souplesse, au contraire! Je suis, plus que jamais, d'un idéalisme frénétique et résolu à crever de faim et de rage, plutôt que de faire la moindre concession.

« J'ai été bien avachi pendant quelques jours, mais je *me remonte* et je travaille. C'est l'important, après tout.

« Votre bonne volonté à mon endroit m'a attendri, ma pauvre chère belle, mais, je vous en prie, n'y pensez plus. N'importe, je vous remercie de la proposition comme d'un présent. »

Si volumineuse que soit la correspondance de Flaubert livrée à la publicité, elle est, selon nous, exclusive et incomplète. Les lettres à George Sand, à divers, et particulièrement celles qui ont paru dans le dernier volume, ont,

aux yeux de ceux qui ont vécu dans l'intimité de Flaubert, le défaut de le présenter comme un être fantasque, hypocondriaque, insociable, se dépensant en imprécations, souvent injuste, toujours violent et hurlant. La même impression se dégage, pour le gros du public, du journal des Goncourt, dans lequel il n'apparaît guère que comme un géant hirsute, accablant, avec son *gueuloir*, la société d'invectives. On a déjà indiqué ailleurs la part de confiance qu'il fallait accorder à ces notes prises au jour le jour, sur ces réunions de beaux esprits chez Magny, dans lesquelles l'horreur du poncif et l'émulation d'un certain dilettantisme entraînaient aux plus scabreux et aux plus bruyants paradoxes. Si l'on sténographiait tout ce qui se dit, combien de réputations d'esprit et de bon sens survivraient à ces divulgations ?

La vérité est que la passion de Flaubert pour la littérature, la haute idée qu'il en avait et qui lui inspirait la conception d'un régime sous lequel tout serait subordonné au mandarinat de l'intelligence, étaient traduites le plus souvent avec toute la vigueur de son tempérament. Il en arrivait ainsi à tenir dans le plus profond dédain tout ce qui, dans la vie des peuples, gravitait autour de la satisfaction des intérêts matériels. Nous en citerons cet exemple : il voyageait, un jour, de Rouen à Dieppe, dans le même wagon que trois industriels, dont l'un, aujourd'hui sénateur, ami de son frère le chirurgien, lui était particulièrement connu. M. Cordier vint à parler de *Salammbô*, qui avait paru peu de temps auparavant. Abordant certaines considérations philosophiques, il fut entraîné à demander à Flaubert comment il se faisait que de Carthage,

de cette ville qui avait joué un si grand rôle dans l'antiquité, il ne restât rien, à peine des ruines, et un souvenir historique ! — « Tu veux le savoir, ô Cordier, répliqua Flaubert de son air le plus solennel, c'est qu'à Carthage, ils faisaient tous de la rouennerie ! » Et il s'enfonça dans la lecture d'un bouquin, satisfait du trait lancé contre l'industrialisme, son ennemi mortel.

Et ce n'était pas là une attitude de convention, Flaubert croyait sérieusement au « sacerdoce » de la littérature, et il déplorait que tous les gouvernements s'en fissent les adversaires officiels.

Ses biographes ont déjà raconté quelle passion il apportait dans la défense de ses idées littéraires, aussi bien que dans ses anathèmes contre la politique qu'il haïssait et le suffrage universel qui lui apparaissait comme la glo-

rification de la sottise humaine. « Quand je vois ces choses-là, s'écriait-il avec de grands gestes de protestation, cela m'agite. » Ce à quoi Théophile Gautier répondait un jour avec son calme olympien : « Qu'est-ce qui ne t'agite pas ? »

Mais, si exagéré que fût son culte pour la littérature, il y avait loin de ces boutades au parti pris d'intolérance et de dénigrement trop accusé par les lettres qu'on a publiées, surtout celles qui datent des incidents de vie privée dont nous parlons plus haut. Il reste à mettre en lumière la vraie correspondance de Flaubert : toute celle qu'il échangea avec Louis Bouilhet, « sa conscience, » comme il appelait ce frère d'adoption; ses lettres à Maxime Du Camp, à Feydeau, qui appartiennent à M. H. Fouquier; à Charles d'Osmoy, sénateur, l'un des membres de

cette trinité de collaboration d'où sortit cette œuvre de jeunesse, *le Château des Cœurs*, une féerie dont s'était épris Wagner, qui voulait en faire un opéra; à Bardoux; à Mme Brainne, pour laquelle Flaubert se fit chroniqueur parisien, pendant un hiver qu'elle passa à Rome; à celui qui écrit ces lignes, etc. Elles ne furent pas communiquées à la personne qui les demandait, pour des raisons diverses et principalement par une sorte de scrupule de contribuer à une édition hâtive et à laquelle des garanties de sélection pouvaient faire défaut. Cette sélection fut pratiquée cependant sur certains points, notamment en ce qui concerne les lettres à Mme Louise Collet. Si l'on maintint celles qui étaient écrites d'une plume légèrement pédante, dans le but évident de plaire au bas-bleu rendu surtout célèbre par le couteau donné à Alphonse Karr... dans

le dos, on élimina les plus intéressantes dans cette liaison orageuse. Mais, ailleurs, on sembla trop oublier l'horreur de Flaubert pour toutes les indiscrétions visant la vie privée. Que de fois ne l'a-t-on pas entendu dire, quand on s'étonnait qu'il se refusât à laisser faire son portrait : « Je ne dois rien au public de ce qui m'est personnel; je ne lui appartiens que par ce qu'il me plaît de lui livrer de mes écrits. » Nous en causions avec de Maupassant, peu de temps avant sa maladie ; aussi ai-je été surpris de voir figurer dans le dernier volume quelques-unes des lettres qui étaient adressées au « disciple de l'ermite de Croisset », quoique des moins curieuses.

Il y avait certes un autre Flaubert que celui qui nous est ainsi montré, un Flaubert délicat, sensible, dévoué à ses amis, bon jusqu'à la faiblesse : « J'ai

un gros chagrin, m'écrivait-il : Émile (son domestique auquel il tenait beaucoup) me quitte. Il dit que je ne suis pas gentil pour lui. » On aimerait savoir que ce prétendu farouche contempteur des hommes et des choses était, comme nous l'avons dit plus haut, le meilleur des fils; qu'il fut malade, à nous inquiéter, quand il apprit la mort de Bouilhet. Qui ne se rappelle son éloquente sortie contre le Conseil municipal de Rouen qui avait contesté les titres de l'auteur de *Melœnis* et de la *Conjuration d'Amboise* à un modeste monument commémoratif?

Voici d'ailleurs comment se terminait cette lettre :

« Conservateurs qui ne conservez rien, il serait temps de marcher dans une autre voie, — et puisqu'on parle de régénération, de décentralisation,

changez d'esprit ! Ayez à la fin quelque initiative.

« La noblesse française s'est perdue pour avoir eu, pendant deux siècles, les sentiments d'une valetaille. La fin de la bourgeoisie commence parce qu'elle a ceux de la populace. Je ne vois pas qu'elle lise d'autres journaux, qu'elle se régale d'une musique différente, qu'elle ait des plaisirs plus relevés. Chez l'une comme chez l'autre, c'est le même amour de l'argent, le même respect du fait accompli, le même besoin d'idoles pour les détruire, la même haine de toute supériorité, le même esprit de dénigrement, la même crasse ignorance.

« Ils sont sept cents à l'Assemblée nationale. Combien y en a-t-il qui puissent dire les noms des principaux traités de notre histoire ou les dates de six rois de France, qui sachent les

premiers éléments de l'économie politique, qui aient lu seulement Bastiat? La municipalité de Rouen, qui tout entière a nié le mérite d'un poète, ignore peut-être les règles de la versification? et elle n'a pas besoin de les savoir tant qu'elle ne se mêle pas de vers.

« Pour être respectés par ce qui est au-dessous, respectez donc ce qui est au-dessus !

« Avant d'envoyer le peuple à l'école, allez-y vous-mêmes !

« Classes éclairées, éclairez-vous !

« A cause de ce mépris pour l'intelligence, vous vous croyez *pleins de bon sens, positifs, pratiques !* Mais on n'est véritablement pratique qu'à la condition d'être un peu plus..... Vous ne jouiriez pas de tous les bienfaits de l'industrie, si vos pères du XVIIIe siècle n'avaient eu pour idéal que l'utilité

matérielle. A-t-on assez plaisanté l'Allemagne sur ses idéologues, ses rêveurs, ses poètes nuageux ? Vous avez vu, hélas ! où l'ont conduite ses nuages ! Vos milliards l'ont payée de tout le temps qu'elle n'avait point perdu à bâtir des systèmes. Il me semble que le rêveur Fichte a réorganisé l'armée prussienne après Iéna, et que le poète Kœrner a poussé contre nous quelques uhlans vers 1813 ?

« Vous, pratiques ? Allons donc ! Vous ne savez tenir ni une plume ni un fusil ! Vous vous laissez dépouiller, emprisonner et égorger par des forçats ! Vous n'avez plus même l'instinct de la brute, qui est de se défendre ; et, quand il s'agit non seulement de votre peau, mais de votre bourse, laquelle devrait vous être plus chère, l'énergie vous manque pour aller déposer un morceau de papier dans une boîte ! Avec tous

vos capitaux et votre sagesse, vous ne pouvez faire une association équivalente à l'*Internationale*.

« Tout votre effort intellectuel consiste à trembler devant l'avenir.

« Imaginez autre chose ! Hâtez-vous ! ou bien la France s'abîmera de plus en plus entre une démagogie hideuse et une bourgeoisie stupide. »

1872.

Mille traits de la vie privée de Gustave Flaubert, mille indications précieuses à recueillir se retrouvent dans ses correspondances familières. On l'y voit bien tel qu'il est, à la fois érudit et ingénu. La vie d'anachorète qu'il menait à Croisset, sauf de très rares relations à Rouen, le tenait si éloigné de la vie extérieure que, lorsqu'il s'y reprenait, il était un moment comme dépaysé. Il avait des étonnements et

des engouements dont j'ai cité ailleurs des exemples. Son : « Avez-vous lu les Mémoires de l'abbé de Pradt ? » nous rappelait le Baruch du bon La Fontaine.

Par son talent, par la dignité de sa vie littéraire, Flaubert est un des écrivains qui doivent le plus tenter la plume d'un critique doublé d'un biographe. Ce n'est pas seulement en France qu'il a été l'objet d'études sérieuses ; à l'étranger, il a de fervents admirateurs. L'un d'eux, en Russie, le prince Ourousof, rassemble depuis cinq ans tout ce qui a trait à sa personne comme à ses œuvres. Après en avoir extrait le jus, nous écrit-il, il donnera ces dossiers à la bibliothèque de la ville de Paris hôtel Carnavalet. Mais, nous le répétons, ce n'est que lorsque certains tiroirs se seront ouverts qu'on pourra bien connaître le véritable Flaubert,

celui dont Théophile Gautier disait priser si fort « la fière allure et le robuste talent ».

Ce n'est pas une biographie de Flaubert que j'ai voulu écrire, encore moins une étude sur lui-même et ses œuvres : je n'ai guère cette prétention. J'ai voulu seulement, comme je disais plus haut, en feuilletant sa correspondance, en consultant mes souvenirs, tracer une esquisse de Flaubert intime, dans un de ses milieux préférés, se partageant entre cette existence de Croisset, vouée particulièrement au travail, et ses relations avec de rares amis de Rouen.

Huit jours après ce dernier dîner de Saint-Polycarpe que j'ai raconté, on vint me prévenir qu'il était mort subitement. Il était midi. J'arrivai en hâte,

profondément ému, dans ce vaste cabinet dont tous les objets semblaient faire partie de son existence. Il était étendu, les yeux clos, comme endormi, sur son divan qu'emplissait sa vaste stature. Au sortir du bain, frappé par une congestion, il n'avait pu que balbutier : « Je vois jaune », et s'était affaissé. Le docteur Fortin était arrivé trop tard pour lui porter des secours probablement inutiles. C'était la mort qu'il avait rêvée, sans déchirements, sans agonie. S'il a eu un éclair de pensée, elle a dû évoquer l'âme de Bouilhet que son âme-sœur allait rejoindre.

Son nom survit dans ses œuvres, dont quelques-unes resteront immortelles. Pour ses fidèles amis, il reste attaché au souvenir de ces épanchements dans lesquels se prodiguaient sans réserve son large cœur et sa grande intelligence.

Maintenant la maison blanche de Croisset, le jardin, la grille à travers laquelle il faisait l'aumône, tout cela a disparu pour faire place à une distillerie ! Les affaires ! les affaires ! comme il se fût écrié !

3 2044 050 493 188